

Marcelle de Lacour. Celle-ci n'est pas seulement une virtuose de premier ordre, mais une grande artiste, la meilleure qu'ait formée chez nous Wanda Landowska. Je dois même avouer qu'il m'arrive de la préférer à cette incomparable virtuose pour certaines œuvres dont, à mon avis, elle rend plus fidèlement le sens intime et profond. Elle vient d'enregistrer une fort belle *Sonate pour gambe et clavecin*, de Haëndel, avec le concours d'une excellente gambiste, Mlle von Heinitz. *Adagio, Allegro, Adagio, Allegro*. Ainsi se découpe en quatre tranches cette sonate. Malgré l'identité des appellations, le dernier *Allegro* est d'une vivacité, d'un entrain irrésistible. (49).

La Musique française et italienne au xiv<sup>e</sup> siècle, enregistrée par la Société Pro-Musica Antiqua de Bruxelles, sous la direction de Safford Cape, m'a paru inférieure aux précédents enregistrements de cette excellente société. Fort intéressante pourtant est la *Chace*, anonyme, chantée par Anspach et Jacquier, et la ballade : *Ce que fol pense*, de Pierre de Molins, chantée par Mlle Guermant, accompagnée par un luth, une flûte à bec ténor et un vieil alto (59 A). Il est amusant de comparer au verso la *Caccia : Tosto che l'alba*, de Ghirardellus (59 B).

Les Madrigaux anglais, vers 1600, présentent trois beaux enregistrements de Th. Morley, de l'incomparable John Dowland et de Robert Jones (madrigal cité par Shakespeare) (58). Un peu trop pour mon goût de musique allemande de second plan pour illustrer *La Suite instrumentale au XVII<sup>e</sup> siècle*, par Melchior Franck et par Johann-Hermann Schein (57). Plus intéressants me paraissent les *Chants funèbres du XVII<sup>e</sup> siècle* par Heinrich Schütz et par Johann-Philipp Krieger. Le premier est un chef-d'œuvre. Quel beau *Trio* de Joseph Haydn, que celui en *mi bémol majeur* (N. 5) ; quelle variété, quelle émotion, quelle qualité de sonorité ! Quel bel exemple de musique romantique avant la lettre ! Excellente idée que d'avoir opposé à ce chef-d'œuvre, l'admirable *largetto* du *Trio en la majeur* du Mannheimiste F.-X. Richter. C'est de la fusion de ces tendances opposées que va naître la grande école symphonique du xix<sup>e</sup> siècle (55-56).

Avec le n<sup>o</sup> 54, le *Devin du Village*, de J.-J. Rousseau, nous voici au milieu du xviii<sup>e</sup>. Mlle Colette-Martha Angelici chante joliment quatre airs fort connus : *J'ai perdu mon serviteur, Si des galants de la ville, Avec l'objet de mes amours, Allons danser sous les ormeaux*. Evidemment, cette collection a rendu d'éminents services à la muséologie, et j'espère que son succès va lui permettre de développer son œuvre. Il reste de grandes lacunes à pourvoir. Ne pourrait-on laisser reposer les fonds si bien garnis de l'école allemande, faire place plus importante à l'école française, à l'opéra italien ?

Henry PRUNIÈRES.

## La Musique et le Film

DEANNA ET SES BOYS (Cinéma de l'Avenue),

Ce film est véritablement étincelant.

Voici longtemps que j'espérais un film avec comme figure centrale un chef d'orchestre. Que le premier du genre soit réalisé avec une personnalité de l'envergure de Stokowsky est véritablement très intéressant.

L'on devrait vraiment faire des documentaires concernant l'art de tous les grands chefs d'orchestre actuels ; il serait si intéressant aujourd'hui de se rendre compte comment dirigeaient un Habenek, un Berlioz, un Richter ! Des films de cet ordre seraient peut-être le seul moyen que ne se perde pas cette tradition de la technique du poignet qu'hélas, seuls quelques chefs de l'Europe centrale possèdent encore.

Je ne veux pas examiner en détail ici l'art particulier, « la race », la « classe » et... les défauts de Stokowsky. Certes son geste part trop de l'épaule, et il maintient trop bas ses bras ; mais, mon Dieu ! quelles mains ! tout est dit par les doigts ; et quelle prestance, quelle autorité d'ensemble !

Je ne veux pas non plus raconter l'intrigue, qui est fort amusante. Evidemment les événements, combinaisons, épisodes qui accompagnent en Amérique (et ailleurs !) la création d'orchestres nouveaux se prêtent admirablement à une comédie. La satire n'est du reste pas épargnée ; une mécène genre « dame patronnesse » est remarquablement silhouettée. L'humanité conserve aussi ses droits : A. Menjou fait une création excellente d'un tromboniste chômeur, à la fois grotesque et émouvant.

Mais surtout la jeune héroïne, « Deanna », a un dynamisme d'une qualité exceptionnelle. Certes sa voix, surtout si l'on pense qu'elle n'a que 14 ans, est tout à fait bien posée et jolie, un peu à la manière italo-américaine qu'illustra déjà Grace Moore. Surtout elle impose à tout le film un mouvement, un allant vraiment étonnants. Et il est tout à fait intéressant que ce mouvement ne provienne ni du sport, ni de farces, ni d'une quelconque émanation de sex appeal !

Raymond PETIT.

## Nécrologie

### Auguste de Boeck

Les musiciens belges sont en deuil. Un de leurs maîtres vient de s'éteindre. Il était en pleine activité artistique ; sa rhapsodie brabançonne inachevée en témoigne douloureusement. Au moment où disparaît l'éminent créateur de partitions imagées telles que : *Les Gnomes du Rhin*, *Reinaert de Vos*, *Le Songe d'une nuit d'hiver*, *La Route d'Emeraude*, il importe de jeter un regard en arrière, de mesurer tout le chemin parcouru par Auguste de Boeck. Son nom demeurera parmi ceux des compositeurs les plus marquants du xx<sup>e</sup> siècle, dans l'histoire de la musique en Belgique.

Il naquit dans la commune de Mertchen, entourée de champs prospères, une des petites villes les plus animées, les plus peuplées en cheptel, du Brabant. Son père y occupait, à l'exemple de ses aïeux, le poste de sacristain, de maître de chapelle et d'organiste ; il donne à l'enfant les premières notions artistiques, puis Auguste de Boeck se rend au Conservatoire de Bruxelles comme élève des classes d'orgue. Il acquiert rapidement une grande renommée, et se voit appelé en qualité d'organiste à l'église Saint-Boniface d'Ixelles. Il renonce dès lors à continuer dans le village